

rix froid et de miel, bu de l'eau de la rivière, et laissé le canot suivre le courant ; nos hommes étant trop épuisés par la fatigue et les efforts du jour pour travailler davantage. Mais un nouveau fleau contre lequel nous n'étions pas préparés est venu nous assaillir. Un nombre incroyable d'hippopotames se sont élevés sur l'eau, très-près de nous ; et nageant, hennissant plongeant tous autour du canot, nous ont mis dans un danger éminent. Dans l'espoir de les effrayer, nous avons tiré un ou deux coups de fusil ; mais le bruit n'a servi qu'à faire sortir de l'eau et des marais le double peut-être de leurs monstrueux compagnons, et nous nous sommes trouvés cernés de plus près encore qu'auparavant. Nos gens qui, de leur vie, n'avaient été exposés en canot à la rencontre de ces formidables animaux, tremblaient de peur et pleuraient à chaudes larmes. De terribles coups de tonnerre, éclatant au-dessus de nos têtes, et l'effrayante obscurité qu'entre-coupaient les vifs et rapides éclairs qui perçaient la nuit noire, accrurent encore leur terreur. Ils nous disaient que les hippopotames faisaient souvent chavirer des canots, et qu'alors il n'y avait pas de salut possible. Pendant qu'ils parlaient, ces monstres étaient si près de nous, que nous eussions pu les toucher de la crosse de nos fusils. Quand je fis feu sur le premier (et je crois que le coup porta), tous, s'élançant à la surface, nous poursuivirent si vite du côté de la rive nord, qu'il nous fallut les plus vigoureux efforts pour conserver quelque avance sur eux. L'explosion d'un second coup de fusil fut suivie d'affreux hurlements, mais qui semblaient s'éloigner. Nous avions dans l'équipage deux hommes du Bornou, qui ne perdaient pas la tête d'épouvante comme les autres, parce qu'ils avaient vu beaucoup de ces énormes bêtes sur le lac Tchad, où l'on dit qu'elles sont en grand nombre. Cependant, ces terribles hippopotames ne nous firent aucun mal. Il est probable que nous les avions dérangés, tandis qu'ils se baignaient dans le marais, ou jouaient à la surface de la rivière où l'orage les avait appelés. S'ils eussent renversé notre canot, nous eussions payé cher cette rencontre.

Bientôt après, nous distinguâmes au nord de la rivière une levée sur laquelle je proposai de descendre et de faire halte pour la nuit : car je désirais vivement mettre le pied sur la terre ferme. Cependant personne n'y voulut consentir : nos gens disaient que, s'ils n'étaient tués par le "Gewon Roua" ou éléphant d'eau, ils seraient certainement la proie des crocodiles avant le matin ; et j'ai pensé en effet depuis que si nous eussions cédé à la tentation, nous aurions fort bien pu être dévorés, comme les Cimbriens des îles, près de Yaourie. Notre canot n'est que juste assez grand pour nous contenir tous assis, de sorte que nous n'avions point de chance de pouvoir nous étendre. Si, à Rabba, nous avions pu réunir trente mille cauris, nous en aurions eu un pour ce pris, qui nous eût tenus tous fort à l'aise, dans lequel nous aurions pu vivre tout-à-fait, ne débarquant que pour nous approvisionner, et jetant l'ancre la nuit après avoir navigué tout le jour.

Notre équipage s'obstinant à ne pas débarquer, nous avons continué de voguer au gré du fleuve. A l'est, l'horizon devenait de plus en plus sombre, et jamais éclairs plus fourchus et plus éblouissants n'ont déchiré nuées plus noires. A onze heures la brise fraîchit, et à minuit la tempête était dans toute sa force. Dans sa furie, le vent soulevait les vagues, et les lançait par-dessus les bords de notre canot, qu'elles menaçaient de remplir rapidement. Ballottée en tout sens, notre frêle barque devenait ingouvernable. Enfin, nous gagnâmes un banc de terre qui nous protégea un peu, et nous fîmes assez heureux pour saisir au passage les branches d'un arbre épineux, contre lequel nous étions poussés, et qui croissait presque au centre du courant ; nous y amarrâmes fortement le canot ; et, nous enveloppant de nos manteaux, car nous étions rendus de lassitude, nous essayâmes de dormir, bien que forcés, faute de place, de laisser pendre à demi nos jambes jusque dans l'eau, sur les côtés de la barque. Il y a, je crois, dans une tempête quelque chose qui dispose au sommeil : du moins celle-ci eut cette influence sur mon frère : car le tonnerre eut beau gronder, le vent faire rage, la pluie battre notre visage, et notre canot, soulevé par les vagues, se balancer incessamment, il n'en dormait pas d'un sommeil moins profond. Le vent continua de souffler de l'est avec violence, jusqu'à après minuit, puis il tomba tout-à-coup : et la pluie descendit par torrents, toujours accompagnée de coups de tonnerre et d'éclairs. Nous étions presque submergés : le canot se remplissait si vite que deux hommes étaient continuellement occupés à vider l'eau pour le tenir à flot. Les hippopotames rôdaient autour de nous en mugissant, mais ils ne touchaient pas au canot.

La pluie continua jusqu'à trois heures du matin, puis le ciel redevint pur et nous vîmes les étoiles scintiller comme des diamants

au-dessus de nous. Il faisait assez clair pour distinguer les objets, et, continuant à descendre la rivière, nous atteignîmes, au bout de deux heures, un insignifiant petit village de pêcheurs, appelé Dacan, où nous prîmes terre, à notre grande satisfaction. Avant d'aborder à cette île, nous avions dépassé plusieurs grandes villes et villages : mais, n'apercevant aucun naturel hors des huttes, nous craignîmes de commettre une imprudence, en nous arrêtant à une heure si matinale. Il y avait chance que notre débarquement alarmât la population, et qu'elle nous prit pour des voleurs ou de "Jacal-lis," comme on les nomme sur ces rives. On eût pu s'armer contre nous, et nous faire courir de grands dangers : toutes ces considérations nous avaient engagés à poursuivre, malgré notre vif désir de débarquer. D'après notre calcul, nous avions dû faire cent milles environ pendant notre navigation du jour et de la nuit. Dans plusieurs endroits et durant un intervalle considérable, le Niger offrait un aspect magnifique, il semblait n'avoir guère moins de huit milles de large.

Nous voudrions que les limites que nous nous sommes prescrites nous permissent d'entrer dans quelques détails sur la suite de cette navigation aventureuse. Qu'il nous suffise de dire qu'à un endroit nommé Kirri, les sauvages habitants d'Eboe attaquèrent la petite embarcation des frères Lander, pillèrent ou jetèrent à l'eau tous leurs bagages, et les amenèrent à leur suite jusqu'à leur ville, située aussi sur le Niger. Celui qui avait des relations fréquentes avec les Européens, leur déclara qu'il ne les relâcherait que lorsque leurs compatriotes, alors à l'ancre dans les rivières de Bonny et de Brass, les enverraient racheter. Ils avaient, du reste, beaucoup à souffrir à Eboe. Depuis le peu de jours que nous sommes ici, le manque de vivres nous a exposés à beaucoup de souffrances et nos gens qui, les premiers jours, ont supporté cette privation avec calme, sont devenus très-exigeants et se plaignent très-haut. La frayeur continuelle où les jette la perspective d'être enlevés et vendus, a aggravé leur disposition au mécontentement, et les rend sornois et mutins. Le pis de tout, c'est qu'ayant perdu aiguilles et cauris Kirri, il ne nous reste aucun moyen de rien acheter : d'ailleurs, le cauris ou porcelaine n'a pas cours à Eboe. La pauvreté est regardée partout, je crois, comme le plus grand des maux ; mais ici c'est une véritable malédiction (du moins pour nous). Les vertus de bienveillance et d'humanité sont peu comprises des naturels. Obie nous envoie tous les matins une volaille et une igname ou deux, mais comme nous sommes dix, cela suffit à peine à nous empêcher de mourir de faim. Pour mettre un terme, s'il était possible, aux murmures de nos hommes, nous avons été réduits à la pénible nécessité de mendier : autant eût valu adresser nos prières aux pierres et aux arbres : nous nous fussions du moins épargné l'humiliation du refus. Jamais nous n'eûmes plus besoin de patience et de résignation. Dans la plupart des villes et villages d'Afrique, nous avons été pris pour des demi-dieux, et traités en conséquence avec une vénération universelle. Mais ici quel contraste ! nous sommes rangés parmi les êtres les plus dégradés et les plus misérables esclaves : esclaves dans cette terre d'ignorance, objet des railleries et du mépris d'une horde de barbares. Tout en faisant une large part à l'état de barbarie du peuple d'Eboe, nous ne pouvons nous empêcher de regarder cette tribu inhospitalière comme la plus avare et la plus grossière que nous ayons encore vue. Le roi et une femme mariée d'un certain âge, sont les seuls individus, dans une population de plusieurs milliers d'âmes, qui nous aient témoigné quelques égards et quelques attentions ; et la dernière seule a agi, nous en sommes convaincus, par bonté, et sans aucun motif d'intérêt.

Nous ne pouvons que renvoyer au livre même ceux qui voudront savoir comment nos voyageurs sortirent de cette triste position, et par quelles tribulations ils eurent encore à passer jusqu'à leur retour en Angleterre. Ils durent trouver toutes ces souffrances bien payées par la gloire d'une découverte, si longtemps et si inutilement poursuivie, leur expédition ouvre un large chemin au commerce, jusque dans l'intérieur de l'Afrique. Des bateaux à vapeur pourront, dans la saison où ils ont voyagé, remonter très-haut le Niger, sans avoir rien à craindre des vains efforts de peuplades sauvages qui d'ailleurs comprendront bientôt tout l'avantage de leurs relations avec les Européens ; elles échangeront leurs productions contre les nôtres : des marchés s'établiront partout sur les bords du fleuve, et la civilisation pourra pénétrer jusque dans le centre du Soudan et jusqu'aux rives du lac Tchad. Puissent quelques hommes être conduits dans ces régions inconnues, par d'autres motifs que la soif de l'or, et porter aux nègres des présents plus désirables pour eux que nos vices, nos liqueurs fortes et nos moyens de destruction !

FIN